

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL IV.

—D'autant mieux, insista Faustol, que ce nouveau malaise, qui a remplacé l'ancienne maladie, remonte pour ainsi dire à une potion prise à dose double... il y a environ deux mois.

—Deux mois, vous en êtes certain ? dit le docteur en songeant à la date que lui avait donnée M. de Saint-Dutasse.

Puis, après un instant de silence :

—Et vous mademoiselle, continua-t-il, attribuez-vous aussi votre malaise à ce narcotique pris en trop grande quantité ?

La jeune fille remua négativement la tête.

—Lui donnèz-vous alors une autre cause ?

—Oui... et Marjolaine a beau dire que non... je suis certaine que je souffre des suites d'un refroidissement.

—Comment l'auriez-vous gagné ?

—En dormant toute une nuit avec la fenêtre ouverte.

—Allons ! bien ! voilà son histoire de fenêtre ouverte qui revient ! s'écria la servante. Figurez-vous, monsieur le médecin, que ce soir-là

elle a été si bien surprise par le sommeil qu'elle ne se rappelle pas avoir machinalement fermé sa fenêtre avant de se coucher.

—Non, je ne l'ai pas fermée, dit doucement la jeune fille. En vain tu me l'affirmes, je suis certaine du contraire. Oui, je me souviens d'avoir voulu tirer volets et croisée, mais le sommeil m'arrivait si prompt que je n'ai pas osé me pencher au

dehors par peur de tomber... Alors, j'ai reculé et c'est bien juste si j'ai eu le temps d'arriver jusqu'à mon lit.

—Oui, mais après avoir fermé, répéta Marjolaine avec conviction.

Pendant que Marjolaine occupait ainsi l'attention de la

jeune fille, Perrier s'était levé pour se rapprocher de Faustol.

—Eh bien, docteur ? demanda anxieusement le père.

—J'ai besoin d'un peu de temps pour étudier la malade... mais je ne crois à rien de grave.

Et, sur un coin du guéridon, il écrivit une insignifiante ordonnance.

Ce fut à pas lents que le médecin, après avoir pris congé d'Albert et de sa fille, regagna la maison de la Bédache. Si ses jambes allaient doucement, ses réflexions marchaient grand train.

—Nicole va venir, se disait-il, nous préparons ensemble nos batteries, et nous verrons ce qu'on peut tirer de ce père qui... c'est singulier pourtant, rien dans le visage, l'allure et les paroles de cet homme ne justifie ce que m'a conté cette Bédache... Quant à la fille qui croit à un refroidissement, est-elle vraiment de bonne foi ? il serait drôle



—Eh bien, aujourd'hui donc, tu dois mettre le feu aux poudres...

que l'escapade de M. de Saint-Dutasse ne fût pas même connue dans la maison.

Quand il arriva chez Françoise, celle-ci le regarda bien dans le blanc des yeux.

—Ça tient toujours, n'est-ce pas ? dit-elle.

—Plus que jamais.

—Tout a donc marché à vos désirs ?

—Admirablement. Le père a été des plus aimables et la fille fort gracieuse. Aussitôt ancoré dans la maison, je lâcherai ma déclaration et, avec l'aide du secret que vous m'avez révélé, j'espère qu'elle sera bien accueillie.

—A d'autres, mon bon ! fit la Bédache en haussant les épaules. Vous ne venez pas plus pour épouser que pour vous pendre. Vous m'avez plutôt l'air d'un malin qui guotte un bon tour à jouer.

Deux jours plus tard, la patache de Mortreuil déposait la Cardoze devant la porte de la petite maison. Le bavardage de l'aubergiste avait d'abord appris à tout le pays que François attendait sa belle-sœur. Ses chevaux n'étaient pas encore débridés, que le conducteur de la patache avait déjà conté à vingt personnes qu'il venait d'amener la belle-sœur attendue, et la nouvelle courut aussitôt dans le village.

—Voilà un beau brin de fille et une rude matoise ! il faudra que je veille au grain, s'était dit la Bédache à la première vue de Nicole.

Une heure après son arrivée, pendant que la vieille fille les avait laissés seuls afin d'aller chez Frochon le prévenir d'envoyer maintenant ses repas pour trois personnes, la Cardoze, un peu émue, dit à Perrier en souriant :

—Souhaiterais-tu d'être père ?

—Vrai ! s'écria le docteur, ivre de joie.

Le lendemain matin, Nicole, qui ne connaissait que le honnête exploit de M. de Saint-Dutasse, apprenait de Perrier le secret qui lui avait été révélé par la Bédache.

—Y crois-tu ? demanda-t-elle.

—Franchement, j'en doute depuis que j'ai vu ce Faustol... une vraie figure d'honnête homme.

—Qu'est-ce que ça prouve ? Sais-tu au monde plus honnête face que celle de M. de Jozdres... et, pourtant, quel profond coquin !

—Peut-être as-tu raison, concéda le docteur.

—Et tu dis que la jeune fille ne se doute de rien ?

—Autant qu'il m'a paru, elle n'a pas le moindre soupçon... pour le moment du moins...

—Alors il ne faut pas attendre qu'elle apprenne cette vérité autrement que par toi. On croirait que tu ne t'es aperçu de rien et on t'écarterait pour s'adresser à un autre dans la discrétion duquel on aurait confiance. Tandis que si la première nouvelle vient de toi, on te gardera par crainte... puis plus tard on achètera ton silence...

—Ça va être rude à dire.

—Mieux vaut passer pour un Lutor que pour un âne... Je te répète qu'il ne faut pas leur laisser la possibilité de s'adresser à un autre qu'à toi.

—Par qui dois-je commencer ?

—Par Faustol. C'est sur lui que ta révélation produira le plus d'effet.

—Parce que ?

—Mais parce que, suivant le dicton, c'est toujours celui qui se sent morveux qui se mouche.

Le docteur secoua la tête :

—Oui, dit-il, mais je ne crois pas que Faustol ait le soin de se moucher.

—Est-ce que tu vas encore m'ennuyer avec ta figure d'honnête homme ! puisque la Bédache t'a positivement affirmé l'avoir vu entrer chez sa fille.

—Pourquoi ne veux-tu pas que ce soit de Saint-Dutasse le

soul coupable ? insista Perrier, auquel, depuis qu'il avait vu Albert, la confiance de François inspirait de sérieux doutes.

—Alors la Bédache aurait menti ?

—Elle peut au moins s'être trompée.

—Prétends-tu soutenir qu'elle n'a pas surpris le père se glissant chez la donzelle ?

—Non, mais elle a mal interprété le motif de cette nocturne visite.

—Et moi j'ai la conviction que notre sorcière a deviné juste.

—D'où te vient cette certitude ?

—De ce même dicton que je citais tout à l'heure et dont tu refuses de faire l'application aux circonstances en négligeant de te rappeler le passé.

—Le passé ? répéta le médecin qui se mit à interroger ses souvenirs.

—Trouves-tu ?

—Non. Précise mieux.

—Ton Faustol ne s'est-il pas parfaitement senti morveux quand il a flanqué la François à la porte ? S'il n'a pas voulu se débarrasser d'un témoin de ses nocturnes caravanes, explique-moi le motif de ce brutal et prompt congé... Dis-moi en même temps, d'après ce que t'a raconté cette Bédache, pourquoi le Faustol n'a même pas bronché quand, en guise d'adieu, elle lui a lancé son " Adieu, Loth, " qui, certes, contient une assez claire accusation pour qu'un innocent s'en émeuve ?

—Alors les apparences sont grandement trompeuses, dit naïvement Perrier plus qu'à demi ébranlé dans sa conviction par les raisons de sa femme.

La Cardoze se mit à rire :

—Voyons, reprit-elle, avoue, mon cher, que tu n'as été qu'un gros bêta qui s'est laissé tromper par une vraie rouée faisant la naïve ?

—O'est fort possible, confessa le docteur, se déclarant vaincu.

—Donc, continua Nicole, il faut leur prouver que tu n'as pas été leur dupe et, quand tu y retourneras...

—Aujourd'hui même... je leur ai promis une nouvelle visite sous trois jours et ils sont écoulés.

—Eh bien, aujourd'hui donc, tu dois mettre le feu aux poudres. Après l'explosion, et suivant son résultat qui t'apprendra à quoi tu peux t'en tenir, nous verrons ce qu'il est possible de tirer des Faustol.

—J'y vais tout de suite, dit le jeune homme empressé à partir.

En lui tendant son chapeau, la Cardoze se reprit à rire et lui répéta :

—Tu sais ? pas d'attendrissement stupide... Ne te laisse pas enfoncer par leurs simagrées.

Il était environ dix heures du matin quand Perrier se mit en route pour la maison Faustol. Encore ému par les moqueries de sa moitié sur sa crédulité, il oheminait en se disant :

—Nicole a raison. Je me suis fait rouler par une fautive Agnès. Ce matin, je vais étudier sa figure que je n'ai pu voir l'autre soir, quand je me suis laissé prendre à son petit ton de sainte-nitouche.

Il fut interrompu au milieu de ses réflexions par une voix qui s'écriait :

—Ah ! ça se trouve bien que je vous rencontre, j'allais précisément vous chercher.

—Est-ce que Mlle Faustol est plus sérieusement indisposée ? demanda le docteur en reconnaissant Marjoleine.

—Ni mieux, ni plus mal. C'est plutôt le papa qui est malade... d'inquiétude, bien entendu. Il ne tient pas en place, le cher homme, tant il a hâte de voir sa fille guérie de ce mal auquel nous ne comprenons rien et qui nous désole.

Tout à coup un souvenir vint à l'esprit de la brave femme qui, s'arrêtant sur place, retint Perrier qui marchait à son côté :

—Ah ça, fit elle, n'allez pas commettre la boulette de la soigner pour un refroidissement... Vous savez qu'elle ne s'est pas refroidie du tout. Ma gentille entêtée aura beau vous le soutenir, il n'en faut rien croire.

—Tiens, oui, c'est vrai, vous me rappelez votre histoire de fenêtre.

—Qu'elle prétend être restée ouverte.

—Et que vous soutenez avoir été fermée, répondit Perrier tout en gravissant le perron de la demeure de Faustol qu'ils venaient d'atteindre.

A l'entrée du docteur dans le salon, Albert, qui s'y trouvait seul, vint à sa rencontre et lui dit avec l'accent d'une sincère reconnaissance :

—Merci, monsieur, d'avoir bien voulu me tenir votre promesse d'une seconde visite.

—En ma qualité de médecin, mon temps n'appartient-il pas de droit à ceux qui souffrent ? répondit Perrier en s'isolant.

—Oui, mais à Mortreuil vous n'êtes pas médecin... vous êtes un étranger dont je trouble le repos qu'il s'était promis de prendre chez sa parente.

—Ma parente ? répéta le docteur en feignant de ne pas comprendre.

—N'est-ce pas la parenté qui vous a conduit à venir passer vos vacances chez Mlle Bédache ?

—Dites plutôt que c'est le hasard. Mon aubergiste ayant prononcé devant moi le nom de Bédache, j'ai cru qu'il s'agissait d'une de mes clientes de l'hiver dernier et j'ai été lui rendre visite. Il s'est trouvé que je ne me trompais qu'à demi, car Mlle Françoise est belle-sœur de la personne en question... et comme elle l'attendait sous peu, elle a cru m'être agréable en m'offrant une hospitalité qui me rapprocherait de mon ancienne malade... jeune et charmante femme qui est arrivée hier.

—Bien que Françoise m'ait boudé depuis qu'elle est partie de ma demeure, j'espère qu'elle me présentera sa belle-sœur.

—Voulez-vous que je lui fasse part de votre désir ?

—Je vous en serai fort obligé.

Le médecin cherchait un biais pour arriver à obéir aux recommandations de la Cardoze de mettre le feu aux poudres. En entendant Faustol parler de la bouderie de Françoise, il vit le joint cherché.

—Voilà mon affaire, pensa-t-il.

Albert avait gagné la porte du salon et, après l'avoir ouverte, il s'était retourné en disant :

—Voulez-vous me permettre, docteur, d'être votre guide jusqu'à la chambre de ma fille ? Amélie, se sentant aujourd'hui un peu plus indisposée, n'a pas voulu sortir de chez elle.

Perrier appela sur sa figure son air le plus sérieux et, au lieu de suivre Albert, répondit d'une voix grave :

—Avant que nous rejoignons la malade, vous plairait-il de m'accorder quelques instants d'entretien ?

A ces mots, Faustol referma vivement la porte, et, saisi d'une soudaine crainte, il revint au docteur en demandant avec l'accent d'une vive inquiétude :

—Mon enfant est perdu ! Je le devine !... Vous voulez m'en avertir.

Il y avait tant de paternelles angoisses trahies par ces paroles que Perrier, ému malgré lui, se dit aussitôt :

—Ah ça, est-ce que je l'avais d'abord bien jugé ?

Mais Nicole lui avait dicté sa règle de conduite et il était déterminé à la suivre sans broncher. A la question de Faustol il répondit avec un sourire :

—Votre fille est si peu gravement malade que je pourrais presque vous préciser la date de sa guérison.

—Mais alors, cet entretien que vous demandez ? reprit Albert d'une voix plus rassurée.

—Cet entretien est celui qu'un honnête homme est en droit d'exiger quand il veut rassurer sa conscience... quand il tient à éclairer sa religion.

—Je suis à vos ordres, dit Faustol en lui montrant un fauteuil.

—Monsieur, tout à l'heure, en parlant de Mlle Bédache, vous avez prononcé un mot... celui de " bouderie "... qui a attiré mon attention. Cette personne ne vous boude pas...

—Alors pourquoi ne l'ai-je pas revue depuis son départ ? interrompit Albert, s'étonnant de l'air solennel pris par le médecin pour parler de la vieille fille.

—Veuillez me permettre d'achever. Je crois que ce n'est pas à une mesquine bouderie qu'il faut attribuer l'éloignement de Mlle Bédache. Son absence est due à un motif de telle gravité que... le hasard m'ayant fait auditeur involontaire... j'ai cru devoir vous en avertir.

Faustol pâlit légèrement à ces mots, mais il prononça d'une voix calme :

—Continuez.

—Hier, dans la maison de Mlle Bédache, je me trouvais en ma chambre pendant que cette demoiselle s'entretenait avec sa belle-sœur dans une pièce voisine. Soit que ces dames ne pensassent pas à moi, soit qu'elles crussent que leurs paroles ne pouvaient arriver jusqu'à mon oreille, elles causaient sans se gêner... et elles parlaient de vous. A sa belle-sœur, qui s'étonnait de ne plus l'avoir trouvée sous votre toit, Mlle Françoise donnait de son départ une raison... scandaleuse...

Et, après avoir appuyé sur la fin de sa phrase, Perrier s'empressa d'ajouter :

—Croyez-bien, monsieur Faustol, que si je vous dis cela, c'est que, persuadé d'avoir entendu une calomnie, je veux vous prévenir de ces propos... si monstrueux que vous ne pourriez même pas les supposer... afin que vous ne laissiez pas Mlle Bédache les propager. Ils sont tellement infâmes que moi-même... qui ne les crois pas, je vous le répète... je me sentirais soulagé d'une sorte de malaise moral qui m'accable en votre présence, si vous vouliez bien opposer le plus formel démenti à tout ce que rapporte votre ex-gouvernante.

Quand Perrier s'attendait à voir Albert se troubler et feindre une violente indignation, il fut fort surpris de l'entendre lui répondre froidement :

—Françoise est sincère.

—Hein ! fit le docteur vivement.

—Françoise est sincère, répéta Faustol.

—Permettez-moi une observation qui, peut-être, vous fera hésiter à si fermement affirmer cette sincérité... Je crois que vous ne soupçonnez pas les ignobles allégations de Mlle Bédache. Pour vous les faire connaître en un seul mot, je n'ai qu'à vous

répéter le surnom que, plusieurs fois, elle a employé pour vous désigner.

—Loth... n'est-ce pas ?

—Précisément, dit Perrier, absourdi par le sang-froid de celui qu'il comptait si bien démonter.

Après un roucillement d'une minute de durée, Albert commença d'une voix lente et triste :

—Monsieur, en homme d'honneur, vous avez cru devoir me prévenir. Je ne pense pas pouvoir mieux vous prouver ma reconnaissance qu'en vous donnant une loyale explication... Ce me serait une affreuse torture de savoir que quelqu'un, ne dusse-je jamais le revoir, pût éprouver à mon seul nom un sentiment de mépris et d'horreur... Cette explication, je suis d'autant plus heureux de la fournir que, outre qu'elle s'adresse à l'honnête homme, elle sera aussi entendue par le médecin, par le savant qui, plus que quiconque, est apte à la comprendre.

—Que diable va-t-il me conter ? se demanda le docteur dénoté.

—Oui, continua Faustol, Mlle Bédache est sincère, car elle tire sa conviction des apparences qui, je dois l'avouer, sont terribles contre moi.

—Hum ! Hum ! fit Perrier, les apparences... mais votre accusatrice prétend vous avoir vu entrer nuitamment chez votre fille et n'en sortir qu'après plus d'une heure écoulée.

—C'est la vérité.

—Et vous appelez cela les apparences ?

—Quelques mots suffiront pour me justifier... Depuis ma première enfance, je suis sujet à des accès de somnambulisme.

A cet aveu, fait sur ce ton de vérité qui persuade les plus incrédules, Perrier eut un soubresaut de surprise.

—Tiens ! ça se complique ! se dit-il.

—Si nous visitions ma demeure, poursuivait Albert, je vous montrerais une chambre que j'habitais étant jeune, dont, jadis, les fenêtres furent garnies de barreaux par ordre de mon père qui redoutait un malheur... Oui, c'est vrai, j'ai été une nuit chez ma fille... ou, plutôt, dans l'entrée qui précède sa chambre, et cette visite causa une telle frayeur à la pauvre enfant que tout le système nerveux, ébranlé par cette secousse, fut cause de la maladie pour laquelle il fallut employer ces potions narcotisées dont nous vous avons parlé.

—Et cette visite a été la seule ?

—Oui, car Amélie, à laquelle je dus faire l'aveu de ma triste affection, m'a promis, si le cas se représentait, de me réveiller par un bon baiser.

—Et vous en êtes toujours à attendre ce baiser ?

—Aucune nouvelle visite ne m'a encore valu cette douce punition.

En même temps que Faustol avait parlé, la pensée intime du docteur était devenue plus hésitante. Le gros bénéfice qu'il avait cru tirer de l'infamie d'Albert s'en allait sans cesse diminuant à mesure que le père prouvait son innocence. En tout et pour tout, il ne restait plus à Perrier que l'aventure de Saint-Dutasse à exploiter.

—Bigre ! se dit-il, notre affaire a perdu quatre-vingts pour cent. Nicole va montrer un vilain nez.

Comme il faisait cette réflexion, Faustol terminait sa confidence par ces quelques mots :

—J'avais donc raison de dire que Françoise était sincère... mais, vous le voyez, elle a jugé sur les apparences... C'est ainsi qu'on arrive à attribuer à un innocent une faute dont il n'a pas été coupable.

Cette dernière phrase fut funeste à Albert, car elle souffla au médecin une sinistre inspiration :

—Eh ! eh ! pensa-t-il, ce serait drôle de lui mettre à son compte l'exploit de M. de Saint-Dutasse.

Albert venait de se lever de son siège et il marchait vers la porte en disant :

—Vous plaît-il maintenant, docteur, que nous montions chez ma fille ?

—A quoi bon ! ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que je pouvais presque préciser le moment de sa guérison ?

—Je ne vous comprends pas. Comment ma fille peut-elle connaître bientôt la vérité ?

Perrier haussa les épaules et, sans pitié, brutalement il répondit :

—Mlle Faustol sera bientôt mère.

D'un bond violent, Faustol, fou^r furieux, s'élança sur lui pour le prendre à la gorge.

—Tu mens, misérable ! tu mens ! cria-t-il d'une voix retentissante.

Il fut facile au docteur, qui s'attendait à l'explosion, d'éviter l'étreinte du malheureux. Il le saisit brusquement au poignet et, avec un imperturbable sang-froid :

—Monsieur, dit-il, vos cris vont attirer du monde ici et, pour expliquer cette bruyante scène, je serai sans doute forcé de répéter tout haut ce que je n'ai encore annoncé qu'à vous seul.

A ces mots, prononcés d'une voix brève, le transport de colère insensée d'Albert se calma aussitôt. Après le premier élan d'indignation irréfléchie, la raison revenait à l'infortuné. Dans son esprit épouvanté se retracèrent, une à une, toutes les circonstances qui donnaient contre lui raison à l'horrible accusation contenue dans la révélation du médecin. En une seconde, le pauvre innocent eut la conviction qu'il était coupable. Alors la réaction se fit rapide comme la foudre, et Albert, tout à l'heure si menaçant en sa fureur, s'affaissa sanglotant et brisé sur une chaise, en murmurant d'une voix éteinte :

—Pardon ! monsieur, pardon !

—Reprenez votre calme, monsieur Faustol. Il est inutile et imprudent que votre désespoir apprenne à votre enfant ce que... peut-être... elle n'aura pas à connaître, dit doucement Perrier.

Ce " peut être " fit brusquement relever la tête à Faustol qui, pris d'une folle espérance, balbutia :

—Peut être, dites vous ? Pensez-vous donc vous être trompé ?

—Malheureusement, non. Mais, qui sait ?

—Qui sait ? répéta Albert sans comprendre.

—N'arrive-t-il pas que les arbres n'amènent pas à maturité tous les fruits que promettaient leurs fleurs... La nature se plaît quelquefois à détruire ce qu'elle avait créé, alors que cette création ne comptait que quelques jours de date... Un accident qui se produirait dans l'état de Mlle Faustol d'ici à deux semaines... pas plus... nous laisserait encore l'espoir que votre fille, croyant à toute autre maladie, ne saurait pas la vérité.

Cela dit, le docteur prit ses gants et son chapeau et, saluant Albert qui n'eut pas la force de se lever de son siège, termina en disant :

—Ainsi, du calme et de la prudence, monsieur Faustol... Je vous quitte... comptez sur ma discrétion et sur mes services tant qu'ils vous seront nécessaires.

V.

Quand il fut sorti de la demeure du millionnaire, il poussa un joyeux soupir de soulagement :

—Ouf ! fit-il, cela n'a pas marché tout seul... enfin, c'est lancé, Nicole sera contente...

—Eh bien ? lui cria vivement Nicole quand elle le vit apparaître.

—J'ai mis le feu aux poudres.

—Et puis ?

—Ah ! un peu de patience, ma chère. Il faut attendre que la fumée se soit dissipée pour juger des suites de l'exposition.

—Par où l'as-tu attaqué ? Par l'affaire de Saint-Dutasse ?

—Je n'en ai pas ouvert la bouche.

—Tu as joué alors du secret de la Bédache ?

—Ah ! à propos, tu sais que nous sommes volés.

—Avec la Bédache ?

—Il ne vaut pas quatre sous, son secret que nous devons payer deux cent mille francs.

—Elle a donc menti ?

—Pas positivement... mais elle a bêtement pris des vessies pour des lanternes... Son Loth est tout simplement un somnambule qui se promène la nuit sans avoir conscience de ce qu'il fait.

La figure de la Cardoze se rembrunit.

—Mais alors, dit-elle d'un ton sec, si le secret de la Bédache est nul et si tu n'as pas parlé de Saint-Dutasse, qu'appelles-tu donc avoir mis le feu aux poudres ?

—Ah ! voilà. Si j'avais soufflé mot de Saint-Dutasse, que serait-il arrivé ? Que le père indigné eût été trouver le chevalier pour le contraindre, si vieux qu'il soit, à épouser sa fille... Et quand je dis "contraindre" je prononce une bêtise... car de Saint-Dutasse n'aurait pas besoin d'être bien vigoureusement contraint pour accepter une femme qui vaut dix millions... Nous tirerions peut-être de lui une épingle de deux ou trois cent mille francs et il rafferait le reste... Donc, nous gagnerons plus à lui laisser ignorer la fortune qu'abrite cette maison dans laquelle il s'est glissé la nuit. Il croit à une famille de campagnards aisés, ne détruisons pas cette croyance.

—Au fait, lambin, va donc au fait ! gronda Nicole impatiente.

Heureux de son succès Perrier se sentait en verve de bavardages. Sans tenir compte de l'injonction de sa femme, il continua :

—Le secret de la Bédache étant nul et celui du chevalier ne pouvant être pour nous que d'un fort médiocre produit, sais-tu ce que j'ai fait ?

—Non, dis vite.

—J'ai réuni les deux secrets en question et, avec eux, j'ai battu le briquet.

—Explique-toi.

—C'est à dire que j'ai fait endosser au somnambule innocent le crime de Saint-Dutasse.

—Tu as fait cela ? s'écria Nicole transportée de joie.

—Comme je te le dis, et j'ajouterai même que mon idée a obtenu une pleine réussite. A cette heure, le somnambule se lamente et récite son "mea culpa" avec l'intime conviction qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui de l'état d'Amélie.

—Ah ! il se lamente ! dit brusquement la Cardoze dont la satisfaction parut s'atténuer.

—Qu'as-tu donc ? N'es-tu pas satisfaite ?

Nicole secoua lentement la tête.

—Oh ! si, dit-elle, mais...

Et elle s'arrêta en faisant la moue.

—Mais quoi ?

—J'ai peur que tu n'aies trop bien réussi.

Puis, avant que son mari étonné pût placer un mot, elle reprit :

—Tu dis que Faustol est un honnête homme dans toute l'acception du mot, n'est-ce pas ?

—Honnête jusqu'à la moelle des os.

—La fille, quelle est-elle ? Hier, je la traitais de rouée, avais je raison ?

—Nullement. C'est une charmante et douce créature... honnête comme son père.

—Et elle ne se doute de rien ? Là, bien vrai ?

—Je suis persuadé que non.

Nicole, après toutes ces questions, demeura rêveuse sur sa chaise ; puis, au bout d'un assez long silence, elle se leva et, venant à Perrier qu'elle regarda en face, elle prononça d'une voix brève cette triviale phrase :

—Nous sommes ratissés !

—Allons donc !

—Complètement ratissés, nous ne tirerons pas un liard de cette affaire, appuya-t-elle.

—Attends un peu. Il faut voir ce que le père va tenter à présent qu'il est prévenu.

Elle remua la tête en souriant :

—Dé trompe-toi, mon ami, dit-elle, ces gens-là sont trop complètement vertueux pour penser un seul instant à se tirer d'affaire... Ils pleureront comme des veaux, mais, dans leur conduite, ils ne commettront rien qui nous donne à friser.

—Mais, toi-même, tu me disais que...

—Souvent femme varie... tu sais le proverbe.

Le jeune homme voulut protester contre le découragement de son épouse, et d'une voix gaie :

—Varie à ton aise, dit-il, quant à moi, j'ai meilleur espoir de l'avenir.

—Oh ! l'avenir... veux-tu que je te le prédise cet avenir ? il est clairement tracé... Le jour où elle connaîtra son malheur Mlle Faustol entrera dans un cloître.

—Le père l'en empêchera...

—Elle entrera dans un cloître, te dis-je. Et elle y priera pour le repos de l'âme de son père qui se sera fait sauter la cervelle après lui avoir tout avoué dans une lettre... Le voilà, ton avenir... Nous nous sommes frottés, cette fois, à de trop honnêtes gens... Il n'y a rien à faire avec ce monde-là.

—Parfait ! dit Perrier en riant, tu tires la bonne aventure à ravir... Mais, en fourrant ainsi Mlle Faustol dans un cloître, tu oublies un détail.

—Lequel ?

—Et l'enfant ?

—Avec dix millions de fortune, il ne manquera pas de trouver quelqu'un qui le protège.

—Tu niais, celui-là, par exemple ! ricana le docteur.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il se serait chargé de cette grosse fortune que comme administrateur. Un malin ferait mieux.

—Comment ?

—Il n'aurait qu'à épouser la mère, ce qui rendrait l'enfant

légitime. Alors, en qualité de mari et de père, mon malin maniait les millions à son aise.

—Tiens ! tiens ! fit Nicole.

—N'est-ce pas que j'ai raison ?

Encore une fois, la Cardoze se mit à réfléchir.

—A quoi penses-tu ? demanda Perrier.

—A Mlle Faustol... Comment m'as-tu dit qu'elle est ?

—Bonne, douce, honn...

—Non, non, pas au moral... au physique ?

—Frêle, gracieuse...

—Maladive, n'est-ce pas ?

—Fon, pas tout à fait... mais d'une santé fort délicate qu'au rien peut compromettre... Pour une récente maladie, elle a été soignée par un âne bâté qui l'a menée trop brutalement. Elle sera longtemps à s'en remettre.

—Vraiment ?

—Oui, c'est une créature fort impressionnable à laquelle il faut des soins, du repos, et, par-dessus tout, la vie sans secousse qu'elle mène dans ce coin de province.

—Une vraie sensitive, alors ?

—C'est le mot.

En voyant Nicole redevenue soucieuse, le docteur s'écria railleur :

—Est ce que tu vas t'attendrir, à présent ?

—Non, je pense à une drôle d'idée, va !

—Bah ! laquelle ?

La Cardoze fit attendre un peu sa réponse, puis d'une voix bien tranquille :

—Dis donc, Perrier ?

—Eh bien ?

—Pourquoi n'épouserai-je pas Mlle Faustol ?

Cette question était vraiment si étrange que le jeune homme ne pouvait la croire sérieuse. Il la prit donc en plaisanterie et s'écria en pouffant de rire :

—Mais, comment donc ! Veux-tu que j'aie tout de suite la demander en mariage ?

—Le fait est que le plus tôt serait le meilleur, répondit Nicole toujours grave.

—Oh ! oh ! c'est tant pressé que cela ?

—Sans doute, il ne faut pas laisser au père le temps de se tuer. Après cette catastrophe, tu n'aurais plus aucune chance d'être agréé par Mlle Faustol.

—Allons, c'est décidé, j'épouse, dit Perrier continuant son badinage.

—Et tu fais bien.

Le médecin se frappa comiquement le front.

—Ah ! à propos, j'y pense ! fit-il.

—Qu'est ce ?

—Et toi ?

—Moi ?

—Oui, toi... que feras-tu quand j'aurai épousé une seconde fois ?

—Je serai votre servante.

Le docteur se tordit de rire, en bégayant :

—Notre servante !... Ah ! c'est du dernier drôle... si tu voyais ta mine quand tu dis cela ! Parole d'honneur ! on ne croirait jamais que tu plaisantes !

Nicole releva la tête et, attachant sur lui ses grands yeux sombres, elle le fixa durant quelques secondes, puis elle prononça ce seul mot :

—Imbécile

(A CONTINUER.)

L'HOMME DES GRÈVES

VIII.

Tout à coup le plaisir orageux de l'isolement, l'effroi du lendemain peut-être ou bien encore je ne sais quel sentiment de tumultueuse égalité devant le péril, arracha un soupir au jeune marin.

Emmeline se retourna vers lui et rencontra son regard ardemment fixé sur elle. Surprise, un peu effrayée peut-être, elle lui demanda la cause de son trouble.

—Je ne vous la dirai jamais, mademoiselle, répondit brusquement le baigneur.

—Pourquoi, monsieur Pierre ?

—D'abord, parce que vous ne pourriez me comprendre. La largeur de l'Océan vous sépare, vous noble, heureuse, entourée d'affection comme vous l'êtes, de moi pauvre fils du peuple, abandonné, sans famille, sans autre ami que le flot qui voudra bien m'ensovelir, un jour que je serai trop lassé de tout cela.

—Voyons, monsieur Pierre, n'êtes-vous pas jeune et fort ? ne pourriez-vous pas gagner pour deux et vous marier ?

—Moi, jamais, répondit le marin avec une sorte de violence, je n'aime pas les femmes.

Emmeline eut une pensée subite, l'instinct naturel aux jeunes filles du monde l'avertit de ce qui se passait dans l'âme du marin, elle le regarda avec une compassion fière et triste :

—Voulez-vous m'aider à rejoindre mon père, monsieur ? lui dit elle.

IX.

A ce moment la bourrasque faisait trêve. Pierre se hâta de tenter la descente. Il tremblait. Une sorte de fièvre ardente s'était emparée de lui. Il songait qu'il s'était trahi devant Mlle de Saint-Bertrand, et que cette heure où elle et lui partageaient le même péril était le dernier bonheur de sa vie. Un instant il pensa à se laisser tomber avec elle. Il mesura du regard la profondeur du précipice. A force de courage et de volonté, il réussit à vaincre ce vertigineux et à sauver la téméraire enfant de l'abîme et de lui-même.

Une demi-heure plus tard, Emmeline était de retour auprès de son père.

Le calme se prolongeait. L'île qui servait de refuge à la famille de Saint-Bertrand avait été, durant une longue heure, le centre d'un violent cyclone. Le grain s'écoulait vers l'est. Mlle de Saint-Bertrand déclara vouloir s'en aller. Les représentations n'ébranlèrent pas sa résolution. On remit la barque à flot. On leva le camp.

La voile fut de nouveau hissée au mât. Avant de la livrer au vent, Pierre prit trois ris, puis la yole appareilla.

A quelques encablures du rivage, elle rencontra d'énormes lames, une rafale subite rompit le mât ; le bateau ne gouvernant plus, un coup de mer le prit en flanc et faillit le faire sombrer. Il fallut yider l'eau en toute hâte, une seconde lame eût été fatale. Le colonel releva le mât et le tint embrassé comme un drapeau contre sa large poitrine, pendant que Pierre l'amarrait solidement au tronçon resté en place. Puis, d'un bond, le marin franchit la longueur du bateau et reprit la barre. Il n'eut que le temps d'éviter le choc d'une vague monstrueuse : elle accourait en mugissant. La yole éprouva une convulsion terrible. L'énorme barricade liquide s'en alla sombre, menaçante ; on la vit s'écouler au loin.

Depuis une longue heure la barque éperdue s'enfuyait les cordages épars devant la foule irritée des lourdes vagues, lorsque la masse blanche du môle surgit à l'avant.

Les voyageurs abordèrent sans accident à la cale qui donne accès au quai de ce côté de la ville.

Les jours qui suivront, Emmeline ne revint pas à la grève. Pierre tomba dans une tristesse morne. Son métier lui devenait odieux. Il songeait sans cesse aux seuls bonheurs de sa vie, s'empoisonnant avec l'insomnie des souvenirs.

Durant les nuits ténébreuses, il ouvrait la fenêtre de sa mansarde et baignait ses tempes dans l'air rapide qui frôle les toits. Il regardait à l'horizon le spectre sombre de l'écueil où il avait goûté un instant d'illusion tétrénaire, qu'un avenir sans espoir devait expier, et de ses mains calleuses que le travail avait glorifiées, il étouffait les battements de son cœur, car il n'avait pas même le droit de souffrir sans être flagellé par le ridicule ; sa vie devait s'écouler morne, vide, abandonnée de tout, même de ce respect que la douleur doit inspirer ; elle devait finir comme le flot qui meurt la nuit sur une grève sans phare.

Huit jours passèrent. Il la croyait partie, lorsqu'un soir il la vit descendre de voiture et entrer au Casino. Jamais il n'avait rien imaginé de plus beau que cette femme ainsi parée pour le monde.

Ce soir là il y avait concert, puis bal.

Pierre passa la nuit à la porte ; il entendit vaguement les mélodies qu'elle entendait, il alla s'asseoir sur la marche que son petit pied avait foulée, il regarda dans l'entrebâillement de la porte un peu de la clarté des grands lustres, aux branches d'or, il respira par bouffées joyeuses les valse de l'orchestre et les parfums des femmes ; il vit passer de loin dans la lumière les épaules nues des jeunes filles.

—Aime-t-elle donc, pensait-il, les compliments et les plaisirs fades, les fleurs et les sourires artificiels ? C'est impossible, car elle admire trop la mer et les étoiles du bon Dieu... Et pourtant, le mariage la livrera sans doute à l'un de ces beaux danseurs !

Il était encore assis là, les coudes sur ses genoux, la tête entre ses poings fermés, quand les portes s'ouvrirent, donnant passage à la foule.

Un laquais l'apostropha insolemment pour qu'il fit place. L'homme marcha droit au valet, le saisit par un pan de sa longue redingote et d'un tour de bras l'envoya choir contre une borne qui reçut assez mal son semblable.

Emmeline parut. Elle donnait le bras à un jeune officier de marine. Son père et sa mère la suivaient. Une animation joyeuse donnait à sa beauté un divin rayonnement. Elle vit Pierre. Il lui sembla grand comme un spectre dans la pénombre du mur. Elle lui donna un regard à travers ses longs cils et détourna la tête. L'officier la soutint par le coude pour l'aider à monter en voiture... Le mouvement qu'elle fit découvrit son petit soulier de satin blanc et le bas de sa jambe mignonne. Pierre eut un éblouissement farouche. Puis la voiture partit. Alors il s'en alla lentement, à pas solitaires, le long des planches blafards qui bordent le quai.

X.

Le baigneur n'eût peut-être jamais revu Mlle de Saint-Bertrand sans une catastrophe qui le rapprocha une dernière fois de la jeune fille.

Un soir, à l'heure où le bruit du port s'éteint peu à peu, laissant la parole au flot lointain, un mouvement inaccoutumé

se produisit dans les rues de la vieille ville : on entendit des cris d'alarme.

Pierre sortit. Un homme passa en courant près de lui.

Le tambour battait. Les fenêtres s'ouvraient, effrayées. Des voix tremblantes traversaient la rue :

—Le feu est à l'hôtel de l'Europe l'orient on.

—Au feu ! au feu ! orlaient d'autres voix.

Brusquement les fenêtres se refermaient.

La rue s'emplit de gens en costumes bizarres. A cet instant, une lueur subite éclaira les toits sinistres et rouges dans la nuit.

La fumée noire s'engouffra dans les rues étroites, entre les hautes maisons, ou se répandit par le ciel, en longs tourbillons, semés de flammèches.

Pierre courut au feu. Il savait que la famille de Saint-Bertrand était à l'hôtel de l'Europe. Quand il arriva dans la cour, le rez-de-chaussée et le premier étage brûlaient. Les voyageurs sauvaient leurs malles, des monceaux de colis encombraient la rue...

Tout à coup le maître de l'établissement arriva essoufflé, il annonça une désolante nouvelle : — Les Saint-Bertrand sont au deuxième étage, ils dorment encore ou sont asphyxiés !

À peine a-t-il parlé, un jeune homme s'empare d'une échelle, bondit dans la fumée, enfonce une croisée et disparaît. Il parcourt toutes les chambres, fait voler en éclats les portes qu'il trouve fermées... La fumée augmente, entraînant parfois avec elle de menaçantes flammèches. Pierre tressaille. Il vient d'entendre une plainte.

Emmeline est là, à peine réveillée par les bruits de l'embranchement, incapable de soupçonner le péril. Elle s'est dressée à demi endormie... des lueurs étranges éclairaient la chambre, la jeune fille se croit le jouet d'un cauchemar.

Tout à coup un homme entre. Elle ne le reconnaît pas et jette un cri d'effroi. Pierre s'arrête et lui dit :

—Le feu est à l'hôtel, reconnaissez-moi. C'est Pierre Nouvelle qui vient vous sauver.

—Sauvez mes parents ! cria Emmeline.

—Où sont-ils ?

—Ici, dit Mlle de Saint-Bertrand en désignant une porte de communication.

Le marin appelle le colonel, qui s'éveille et réveille sa femme. Il s'élança vers la fenêtre et l'ouvre. Déjà le plancher devenait brûlant.

—Ma fille, où est ma fille ? cria Mme de Saint-Bertrand.

Mlle de Saint-Bertrand paraît à demi vêtue.

Le colonel enveloppe sa femme de son grand manteau et l'emporte. Pierre s'empare d'Emmeline et les rejoint. Il les guide vers la fenêtre qui lui a donné passage. Sous leurs pas, le plancher craque et fléchit. Ils arrivent en face. Le marin se penche vers l'échelle. Elle n'est plus là. Quelqu'un l'a enlevée dans le désordre général. Il court à l'escalier. Il brûle jusqu'au toit.

Le marin revient à la fenêtre et appelle du secours. Le mugissement de la flamme, les cris de la foule, le crépitement de l'eau que jettent les pompes, l'éroulement sourd des poutres qui fléchissent, couvrent sa voix.

Il n'y a plus un instant à perdre. Deux lits sont là. M. de Saint-Bertrand arrache draps et rideaux, improvise une corde de sauvetage et l'attache solidement à l'appui de la croisée. Emmeline veut rester la dernière. Le colonel se laisse glisser avec sa femme et touche terre. Pierre et la jeune fille vont des-

ceンド... Le feu s'attache aux rideaux. La corde de salut prend feu... Tout espoir semble évanoui... Un tourbillon de flammes jaillit de l'étage inférieur et coupe la retraite...

En cet instant terrible, Pierre se jeta aux genoux de celle qu'il eût voulu sauver au prix de sa vie, et, le front sur le plancher brûlant, baissa les pieds nus d'Emmeline.

La jeune fille lui tendit la main en pleurant.

—Vous allez être victime de votre dévouement, mon ami, lui dit-elle.

—Oh ! dites-moi, s'écria Pierre, que vous ne m'en voulez pas pour vous avoir importuné une fois encore et pour vouloir mourir avec vous, si Dieu permet que, vous, si jeune et si belle, vous soyez atteinte par la mort. Mais non, je suis fou... cela ne se peut pas... Je vous ferai un bouclier de mon corps, et le feu ne touchera pas un de vos cheveux.

L'émotion de ce moment terrible brisa le courage d'Emmeline ; elle pâlit tout à coup et tomba dans les bras de Pierre, qui s'était relevé comme pour la cacher dans son cœur.

Cet instant de délire fut court. L'extrémité d'une échelle apparut au bord de la croisée. Le marin se pencha et vit à la lueur de l'incendie le colonel qui mettait le pied sur le premier échelon. Il enveloppa rapidement la jeune fille d'une couverture épaisse que M. de Saint-Bertrand avait jetée sur le plancher en enlevant les draps du lit, et s'élança avec son précieux fardeau sur l'échelle longue et tremblante. Il descendit le dos tourné vers le mur brûlant. Entre l'incendie et celle qu'il voulait sauver, il mit son corps.

Quand il atteignit le sol, ses forces étaient à bout, ses genoux fléchissaient ; M. de Saint-Bertrand n'eut que le temps de lui arracher sa fille, le malheureux jeune homme tomba sur les deux genoux et roula le front sur le pavé.

Emmeline reprit bientôt connaissance. Le colonel releva celui qui l'avait sauvée, s'informa de sa demeure et le fit porter chez lui.

Lorsque Pierre ouvrit les yeux, il se trouva sur son chéfit lit de sangie, un médecin le regardait d'un air soucieux en lui tenant le bras.

M. de Saint-Bertrand, assis au pied du lit, fit signe au blessé de garder le silence. Mais, soudain, mille souvenirs revenant éclairer la pénombre de ses idées, Pierre s'inquiéta du sort d'Emmeline. A peine avait-il prononcé d'une voix faible ce nom si cher qu'il l'a vit venir à lui et prendre la main que le docteur ne tenait plus. Il oublia ses blessures, et pourtant elles étaient profondes. Il avait la main gauche consumée jusqu'à l'os, l'épaule et le bras n'étaient plus qu'une longue plaie.

Emmeline se fit garde-malade et ne voulut plus quitter le chevet de celui qui l'avait arrachée à la mort. Ce fut merveille de la voir devenue tout à coup active comme une femme d'ouvrier. Bientôt tout prit autour d'elle une physionomie d'ordre et de bien-être. On eût dit que cette pauvre mansarde souriait de la contempler. M. de Mmo de Saint-Bertrand venaient tous les jours. Le médecin aussi.

Plusieurs fois Emmeline et Pierre se trouvèrent seuls. Pierre ne fit jamais allusion à la scène de l'incendie. Bientôt la jeunesse et sans doute la douce présence d'Emmeline réussirent à vaincre le mal.

Le colonel entra chez Nouvelle et le trouva en voie de guérison.

—Maintenant, mon garçon, lui dit-il, tu vas me faire le plaisir de te remettre sur pied. Nous te trouverons avant de partir une position honorable et commode où tu pourras vivre

heureux. Tu as sauvé ma fille, je crois qu'elle t'a rendu un peu le même service par ses bons soins : vous êtes donc quittes l'un envers l'autre. Quant à moi, je te payerai ma dette de reconnaissance autant que je le pourrai, et si tu as jamais besoin de quelque chose ou de quelqu'un, pense au colonel de Saint-Bertrand.

L'excellent homme lui dit encore beaucoup de bonnes paroles, lui donna de nobles conseils et le quitta avec une cordiale poignée de main.

Le lendemain, ce fut le tour d'Emmeline. Avant de quitter la mansarde, elle alla vers le marié, lui tendit la main et lui présenta fraternellement son front. Il l'embrassa avec un sourire étrange... Alors elle sortit et Pierre fut seul.

Le soir, un douanier vit sur le Môle un homme de haute taille qui portait le bras gauche en écharpe. Cet homme s'arrêta à l'extrémité du Môle et descendit vers la mer par l'une des échelles en cuivre qui servent aux mariés à regagner leurs barques. Quelques instants après, une yole doubla le brise-lames. L'homme que le douanier avait vu était debout à l'arrière et manœuvrait l'aviron d'un seul bras. La yole s'enfonça dans la nuit, et bientôt le bruit de la rame s'éteignit dans l'éloignement.

On n'a plus entendu parler de Pierre Nouvelle. Chaque année Emmeline revient à Saint-Malo. Elle s'est mariée avec l'officier de marine que Pierre a vu sortir du Casino avec elle le soir du bal.

Elle se promène souvent sur la grève et quelquefois jette un regard mélancolique vers l'horizon brumeux où les écueils fantastiques se drapent de brouillards.

Jamais son mari n'a pu la décider à se baigner. L'officier attribue ce caprice à une frayeur d'enfance.—FIN.

NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement des " DRAMES INCONNUS " nous donnerons, à l'avenir, le commencement de l'HOMME DES GRÈVES et les suivants, ainsi que les avantages ci-dessous :

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1901, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echapé de la Bastille* ou *Eril l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament sanglant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuillet avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Boîte 1086.

MORNEAU & CIE, ÉDITEUR.
475 rue Craig, Montréal